

MUNIBE (Antropologia - Arkeologia)	42	479-489	SAN SEBASTIAN	1990	ISSN 0027 - 3414
------------------------------------	----	---------	---------------	------	------------------

Données Ethnographiques sur le vécu traditionnel de la Mort en Pays Basque-nord.

Ethnographic study of the death in the Basque country (North part)

MOTS: Mort, rite de passage, âme, église, voisinage, pratiques, cultes.

KEY WORDS: Death, rite of passage, soul, church, meighbourhood, practices, workships.

Michel DUVERT*

RESUME

Dans ce travail nous présentons quelques aspects caractéristiques du rituel funéraire basque traditionnel, tel qu'il fut recueilli au cours d'un travail ethnographique effectué dans le cadre de la «Bourse J.M. DE BARANDIARAN» 1987. Trois grands thèmes sont présentés et discutés à la lueur de témoignages et opinions recueillis: 1) la mort et le voisinage, le rôle et l'importance des types de «voisins» (homme et femme); 2) la mort et le charpentier, ce dernier est une sorte de «maître de cérémonie»; 3) la mort agissante et le devenir de l'être, le corps les âmes et les cultes associés.

Cette approche thématique et conceptuelle fournit des cadres permettant de donner sens et cohérence aux pratiques observées.

RESUMEN

Presentamos en este trabajo algunos rasgos fundamentales que caracterizan el ritual funerario tradicional en Iparralde. Los datos fueron recogidos durante un trabajo de investigación «Beca J.M. DE BARANDIARAN, 1987». Tres grandes temas han sido elegidos y discutidos en ese trabajo: 1) la muerte y la vecindad, estructura y papel de los tipos de vecinos (mujer y hombre); 2) la muerte y el carpintero que desempeña un papel de «maestro de ceremonias», por lo menos en Baxenabarra; 3) la muerte actuando y el porvenir del ser, el cuerpo, las almas y los cultos relacionados.

Esa aproximación temática y conceptual proporciona datos que ayudan a dar sentido y coherencia a las prácticas observadas.

SUMMARY

In this work we present some aspects of workships and practices around the death, in the traditional way of life in Basque country (North part). Data were recorded during an investigation supported by the grant: J.M. DE BARANDIARAN, 1987. Three topics were selected and discussed in their main aspects: 1) the death and the neighbourhood; 2) the death and the carpenter; 3) the death, the cadaver and the souls, practices and workships in the church and at home.

«... Lo visible es el aspecto más importante para conocer un hecho humano y lo invisible es la intención». (J.M. DE BARANDIARAN).

«(KANT) apporte l'idée de la phénoménalité de notre univers, qui nous apparaît comme scindé entre le sujet et l'objet, attaché à l'espace et au temps comme formes d'intuition et aux catégories en tant que forme de pensée. C'est à travers ces formes que l'être devient objet pour nous; il devient ainsi phénomène, c'est-à-dire qu'il est pour nous tel que nous le connaissons, et n'est pas pour nous tel qu'il est en soi. L'être en soi n'est ni l'objet qui est devant nous-aperçu ou pensé-ni le sujet» (K. JASPERS)

Ce court travail rassemble un certain nombre d'éléments obtenus dans le cadre de la «Bourse JOSE MIGUEL DE BARANDIARAN» et dont le thème est: «Contribution à l'étude ethnographique de la mort en Pays Basque nord», 1987 (1). Trois thèmes sont retenus et exposés sous forme de généralités (de la même façon qu'un tableau présente un paysage sans le représenter).

Suivant les indications de notre maître, nous avons immergé notre recherche dans le vécu. Nous avons constitué notre thème de recherche en objectivant des niveaux de structure et des degrés de l'action, en situation. Collecter des niveaux élémentaires qui font sens, préciser leur articulation au sein

* Responsable de l'équipe formée de: M. CURTCHARRY, M. ETCHEHANDY, J. ETCHEVERRY-AINCHART, M. GACON, P. GOITY, L. JENNY, C. LABAT, A. MOURAS, J. OXARANGO et T. TRUFFAUT.

Association Lauburu. Etniker Iparralde.

(1) Nous remercions *Eusko-Ikaskuntza* qui nous a permis de publier des données recueillies dans le cadre de ce travail.

de séquences qui représentent des niveaux supérieurs de construction; mettre ces données en perspective historique (au-delà d'un rituel qui n'est qu'expérience close, achevée, il y a le peuple qui se met en scène et qui est fondamentalement une mémoire agissante), afin de pouvoir accéder aux niveaux qui sous-tendent les actions. Nous immerger en nous mêmes avec vigilance et lucidité afin d'éclairer notre conscience et nous permettre d'agir en être responsable, dans une culture qui est une création commune de tout instant. La forte pensée de notre maître nous incite à de tels voyages dont il a lui-même ébauché bien des itinéraires.

Pour ces voyages essentiels, BARANDIARAN nous enseigne à être vigilants et disponibles. Il nous met en garde contre le danger d'une pensée qui théorise à l'excès (2), car: «Dès que nous annonçons sur un ton pathétique des vérités exclusives, qui résonnent comme une révélation, nous sommes déjà, philosophiquement, en danger de perte» (K. JASPERS). Les quelques données présentées ici ont été extraites et mises en forme en tenant compte de sa forte pensée.

1. LA MORT ET LE VOISINAGE

La venue de la mort marque le début d'une réactivation des liens de voisinage. Non seulement les voisins sont attentifs au mourant, mais c'est l'annonce d'un temps de solidarité et de réconciliation.

Comment le voisinage est défini et structuré lors de cet événement?

Il existe toujours un premier voisin (auzo lehena) qui est défini selon l'un des quatre critères suivants: a) par la proximité; b) en fonction des quatre points cardinaux; c) par rapport à l'église; d) en précisant ce dernier repère par un critère de position (par exemple: la première maison qui est sur la droite sur le chemin qui mène à l'église).

Il existe presque toujours un second voisin (bigarren auzoa) qui est défini, en principe, selon deux critères: a) par rapport au chemin qui mène à l'église; b) par rapport à la seule position de la maison du premier voisin.

Dans le langage courant, ces deux voisins peuvent être confondus sous une appellation commune. En Labourd, par exemple, on les appelle «kurutzexirio», car, lorsque le premier voisin portait la croix de l'église dans la chambre du mort, il était accompagné du second voisin qui portait un cierge. Dans les autres provinces, on les appelle «bi lehen

auzoak». Mais lorsque l'on veut désigner le premier voisin seul, la vieille génération surtout disait «kurutzeketaria», allusion à sa fonction de porte-croix dans le rituel funéraire.

Il peut exister un troisième voisin qui peut être défini en fonction de l'étendue du contact des terres entre deux maisons. Mais ce cas est loin d'être général, bien que l'on ait conscience d'un degré dans le voisinage. Ainsi, on peut parler de «beste auzoak», dans le sens d'un voisinage proche, mais souvent on distingue «lehen auzoak»: c'est le groupe de quatre à cinq maisons entourant la maison de référence.

Au moment de la mort ces voisins vont effectuer des tâches et recevront des titres en conséquence. Regardons d'abord ce que font les hommes.

1. Le premier voisin:

Il joue un rôle d'organisateur et prend toute une série d'initiatives.

Il est kurutzeketari: il va chercher la croix à l'église, la porte à la maison du mort en empruntant le chemin de la maison (hil-bidea ou eliza-bidea), il se rend dans la chambre du mort, se recueille, bénit le corps, pose la croix sur une chaise recouverte d'un linge spécial, située à la tête du lit. Le jour des obsèques, il ouvre le cortège en portant la croix jusqu'à l'église puis, à la tombe.

En même temps, il prévient: le curé (et arrête le jour et l'heure des obsèques), le médecin, le charpentier, les services municipaux, l'andere-serora qui lui remet la croix et sonne le glas qui l'accompagne en chemin en prévenant le village.

Avec la famille, aidé parfois du second voisin, il dresse la liste des parents qu'il faut avertir. Ces deux voisins (et d'autres des «lehen auzoak», éventuellement) se convertissent alors en hil-abertitzale. Ils partaient faire l'annonce, ce qui pouvait leur prendre une journée; lehen auzoa se réservait souvent la distance la plus longue. De nos jours, ces voisins téléphonent. Leur mission accomplie, autrefois les voisins venaient en rendre compte à la maison du mort. Les voisines qui avaient déjà «investi» cette maison, leur préparaient une collation: oeuf, ventrêche, café.

Il demande à quatre des «lehen auzoak», de creuser la fosse au cimetière. S'il y a un caveau, il prévient le maçon.

Il achète un crucifix de marbre que l'on posera sur le cercueil, puis sur la tombe; plus tard la famille le remboursera. Il se procure des cierges.

Il s'occupe des bêtes de la maison et exécute les travaux courants, conformément aux souhaits exprimés par la famille. Souvent il demande à un autre voisin de l'aider en cette circonstance.

(2) Et nous connaissons la médiocrité de la pensée de ces théoriciens qui ne supportent ni ne comprennent un tel enseignement...

Il est mobilisé le jour des obsèques. C'est une pièce maîtresse des différentes phases du rituel: il sert de porte-parole à la famille, il peut diriger la prière finale marquant la fin du repas funéraire...

D'une manière générale, lui et sa femme (mais surtout cette dernière) restent disponibles pour la famille du mort qui vit repliée sur elle-même et ne sort pas de chez elle. Enfin, il peut être mobilisé les tous premiers temps du deuil, mais c'est rare; à ce stade ce sont les femmes qui jouent le rôle essentiel.

2. Le second voisin:

Il a un rôle beaucoup plus effacé. On peut se demander s'il ne sert pas, avant tout, à suppléer le premier voisin en cas de défaillance de ce dernier.

Classiquement les deux voisins veillent le mort. Mais autrefois, le rôle des voisins, autres que lehen auzoa, devait être bien plus important. Ainsi, à Urt, les trois «premiers voisins», à la messe des obsèques, sont derrière l'autel et, par des actes précis, participent à la célébration de telle sorte que la messe est l'occasion d'affirmer et de célébrer le lien de voisinage.

3. Les autres «lehen auzoak»:

Après avoir creusé la fosse, ils porteront le cercueil et seront, de ce fait: hilketariak. Il y a plusieurs façons de les introduire dans cette fonction et lehen auzoa joue là un rôle qui peut être délicat. En effet, porter le mort est un honneur, écarter quelqu'un à cette occasion est un acte lourd de conséquence.

Voyons maintenant le rôle des femmes, bien que ce thème ne puisse être abordé que de façon tout à fait superficielle. En effet, les femmes sont au cœur même du rituel, au contact direct de la mort, du mort et des défunts (des âmes). Certaines disent, de façon abrupte, que pour la mort: «on n'a besoin ni des hommes ni des enfants». Ce que l'ethnographie vérifie largement.

Les femmes de la maison entourent le mourant, des voisines peuvent les assister; les hommes auraient l'excuse de devoir travailler aux champs. Ce sont des femmes que le prêtre rencontre régulièrement dans les chambres des mourants et avec lesquelles il prie. C'est la maîtresse de maison qui l'aura accueilli et conduit au près du moribond. C'est une femme qui, en règle générale, ferme les yeux d'un mort et fait en sorte que sa bouche reste fermée.

A partir du moment où la mort a frappé, il y aura toujours des voisines dans la maison. Les femmes organisent ce temps, sans manifester ces types de

hiérarchie que nous venons de voir chez les hommes: «on s'arrange entre nous» disent-elles. Voyons quelques temps fort de leur action.

Les femmes organisent la vie de la maison: elles font diverses commissions, préparent les repas, font divers travaux domestiques.

Elles restent «disponibles», assurent une présence continue: paroles de réconfort, échange de banalités, partage de la peine... Avec la famille, elles habitent le silence et la douleur.

Elles s'occupent du mort et de son environnement: voilent les miroirs de la chambre et aménagent cette dernière; mettent «hil-mihisia» (le «drap mortuaire») ou un très beau drap brodé (que le mort peut s'être procuré de son vivant), sur le mort et le décorent de verdure ou de fleurs. Eventuellement elles tendent des draps sur les murs de la pièce. Elles préparent une petite table avec une assiette d'eau bénite, un rameau et deux cierges.

Elles s'occupent des vêtements funéraires. Pour cela, elles vont dans le voisinage chercher des mantaleta (capes de deuil des femmes), gants, sacs à main, bas, ...pour compléter ce qu'il y a dans la maison du mort. Cette tenue est importante, je connais des femmes qui ont fait faire des photos d'elles en habit de deuil. Il fallait trouver aussi le nécessaire pour vêtir les hommes. Les femmes, surtout étaient enveloppées de noir, «il ne faut pas voir de couleur de chair», disent certaines.

Elles collectent la nourriture nécessaire pour le repas funèbre, complétant, ici aussi, ce qu'il y a dans la maison. Elles ne font pas payer ce surplus, ce sera «à charge de revanche».

Elles font la toilette du mort. Théoriquement c'est la première voisine qui est chargée de ce travail, à moins qu'il n'existe au village quelque femme qui le fasse «à cause de son savoir-faire». Dans certains cas on a pu vérifier que cette même personne était également sage-femme.

Dans de nombreux endroits, c'est encore à la première voisine que l'on remet l'enveloppe contenant l'argent des messes, lors des visites au mort. Elle inscrit le nom de la famille et de la maison, au fur et à mesure. Cette liste, remise au curé, sera lue en chaire ou affichée.

Souvent c'est la première voisine qui prête une attention particulière aux visiteurs. Elle connaît les membres de la famille du défunt; elle les introduira auprès de la famille en deuil (dolodun) qui se tient dans la cuisine.

Le jour des obsèques les femmes formeront trois grands groupes. L'un s'occupera de «mettre en rou-

te» le repas funéraire; un autre aidera le charpentier, en Basse-Navarre, à faire l'enclos de draps; le troisième groupe est constitué par une femme représentant chaque maison des «lehen auzoak», réunie autour de la première voisine, toutes ces femmes sont en habit de deuil, comme le sont les femmes de la famille. C'est la première voisine qui va se distinguer dans ce groupe. Dans le cortège, par exemple, marche en tête du groupe des femmes en habit de deuil: la femme de la maison qui a le lien le plus direct avec le mort (épouse, mère, soeur), à ses côtés marche la première voisine qui porte un grand panier rond dans lequel se trouve l'ezko (chandelle enroulée sur elle même, ou sur une planche) de la maison du mort, et les ezko de sa maison et de chaque maison des «lehen auzoak». A cette occasion, cette femme recevait le titre d'argizaina (gardienne de lumière), et prenait place dans le rite fort complexe de la lumière; rite centré sur Andere serora (et que je ne présenterai pas ici, faute de place — DUVERT 1989—). Derrière ces deux femmes marchent les femmes de la famille suivies des représentantes des «lehen auzoak». Cette disposition n'est pas généralisable à l'ensemble des trois provinces nord, le Labourd de la côte, en particulier, a d'autres références.

Le compléterai ces quelques données en montrant l'importance du lien de voisinage dans la structure du cortège. Nous avons vu le cas des femmes, en Basse-Navarre surtout; pour les hommes la situation est plus simple. Le premier voisin ouvre le cortège avec la croix, il est accompagné ou non d'un ou de deux voisins portant un cierge. Des hommes «lehen auzoak» portent le cercueil. Les hommes dolodun sont seuls dans le cortège. Parents éloignés (à partir des cousins), villageois, amis... ne marchent pas sur un rang, comme les précédents, ils suivent sans grand ordre, hommes et femmes mélangés. Cette queue de cortège grossit en cours de route en s'adjoignant les gens qui attendent au bord du chemin quand ce n'est pas au porche même de l'église.

La cérémonie à l'église sera également l'occasion de réaffirmer le lien de voisinage. Les participants aux funérailles seront, pour l'occasion, à des emplacements particuliers. On verra parfois le premier voisin faire la quête; avec les autres «lehen auzoak» et le prêtre, il ira enterrer son voisin, sans autre participant. A la sortie du cimetière on peut voir le premier voisin annoncer: «La famille invite au repas...», suivent les noms des invités.

En conclusion de cette première partie, le milieu traditionnel dit:

- que l'on ne meurt pas seul mais en famille,
- en frappant un individu la mort touche une

maison et, par là, un groupe de maisons (lehen auzoak) dont les membres sont mobilisés à des degrés divers,

— la mort déclenche toute une série d'actions ordonnées, hiérarchisées, présidées par le lehen auzo, maître et maîtresse de maison.

A tout moment de sa vie, toute personne vivant dans ce milieu, est appelée à vivre avec la mort, à «la manipuler» et à la célébrer. La mort implique des actes collectifs qui sont des obligations devant lesquelles nul ne peut se dérober. Ces tâches s'inscrivent dans des ensembles d'actions ordonnées (le rituel) au sein desquels elles s'éclairent mutuellement et acquièrent du sens (mais le sens donné par le passage à l'église est d'une telle importance qu'il rejailit sur l'ensemble du rituel et ce, à des degrés divers). Ce rituel fortement structuré, en particulier par le voisinage, tend à inscrire la mort dans le champ des habitudes et dans l'histoire, pour lui enlever son aspect de coupure brutale à l'échelle de l'individu.

2. LE CHARPENTIER, MAÎTRE DE CÉRÉMONIE DU RITUEL FUNÉRAIRE EN BASSE-NAVARRÉ

Je vais élargir ici le témoignage de M. URRUTY, charpentier en Amikuze.

Averti par auzo lehena, le charpentier vient prendre les mesures pour le cercueil. Une fois le travail achevé, il vient à la maison, avec un apprenti, où il prend un voisin, au passage, pour l'aider. Il va à la chambre du mort et fait une prière; à ce signe, la famille comprend qu'elle peut se retirer, si elle le désire. Il fait la mise en bière. C'est en général la veille de l'enterrement (ou le matin, si des membres de la famille n'ont pas pu venir assez tôt). En redescendant chez lui, il s'arrête dans des maisons voisines pour dire aux femmes à quelle heure il arrivera, le lendemain pour faire l'édifice de drap dans l'eskartze.

Nous sommes le jour des obsèques. Environ une heure avant la levée du corps, le charpentier, aidé des femmes, fait cet édifice de drap dans l'eskartze. C'est un enclos fait de deux draps latéraux et d'un drap, au fond, qui est hil-mihisia, un drap spécial avec des décorations et une structure particulière (je ne le décris pas, il y a beaucoup de variantes). A Mendive, ils appellent cette opération: hil bestitza. Les draps sont décorés avec de la verdure (ezpela, erramia), on peut en répandre un peu sur le sol. Le charpentier, aidé par quelques voisins, met le cercueil au centre de cet enclos, sur des chaises. Il pose de chaque côté un certain nombre de cierges auxquels les voisines ont mis un ruban noir avec «un joli noeud»; ces cierges sont dans des chandeliers, couverts prêtés par des voisins, et luisants de pro-

prété. Le charpentier pose la croix de l'église à la tête du mort; sur une chaise recouverte d'un linge, les voisines mettent l'assiette avec l'eau bénite et le rameau. On peut aussi y mettre une lampe à huile ou une bougie allumée. Sur le cercueil, la première voisine pose l'ezko de la maison et le crucifix de marbre que son mari a acheté conformément aux souhaits de la famille. Au pied du cercueil le charpentier aura éventuellement posé gerbes et bouquets laissés par les visiteurs ou les voisines. Dans 25 minutes environ, aura lieu la levée du corps, le charpentier ouvre en grand les portes de l'eskaratze et le portail de la maison (les bêtes sont rentrées et seront surveillées par un voisin qui restera exprès à la maison pour cela). Il allume cierges et ezko et se tient devant la porte.

Les gens arrivent, ils bénissent le mort. La famille invitée rentre; les autres (souvent à partir des cousins) se tiennent dehors avec voisins et amis. A la porte il y a aussi lehen auzoa qui, en principe, connaît beaucoup mieux la famille de son voisin que le charpentier; il fait signe au besoin à ce dernier qui s'avance pour accueillir les membres de la famille et les conduire aux parents puis à la cuisine pour prendre un café chaud ou du bouillon (certains venaient parfois de fort loin et souvent à pied). A GAMARTHE, le charpentier servait un verre de vin à ceux qui étaient venu bénir le mort et l'accompagner à l'église.

Le glas retentit, le curé vient de quitter l'église. Dans la maison, les femmes s'activent à habiller les dolodun: fixer les capes de deuil aux hommes, leur faire souvent le noeud de la cravate, attacher les lourdes capuches des mantaleta des femmes, bien les fixer avec une épingle...

Le prêtre arrive, le charpentier, éventuellement, avertit la famille qui se place derrière l'édifice de drap, dans l'eskaratzia. Le prêtre récite les prières de circonstance. Il demande au charpentier si toute la famille est là; au besoin ce dernier demande aux parents et, dans l'affirmative, il fait signe à auzo lehena qui a fixé la partie métallique de la croix sur le manche que vient de lui porter le curé. Tenant cette croix à deux mains, le premier voisin part. Le charpentier s'assure que les hiletari chargent le cercueil. Au passage, il distribue les cierges, les fleurs et couronnes, aidé souvent par un voisin. Il organise ainsi le cortège qui se forme spontanément derrière lehen auzoa. La famille se dispose naturellement avec ses premières voisines. En tête des femmes, à côté de celle qui a le lien le plus direct avec le mort, se tient la première voisine dans sa fonction d'argizaina.

Les dernières personnes sont parties, le charpentier referme les portes de l'eskaratze. Il défait l'enclos de draps. Il va chercher tréteaux et planches

qu'il a amenés dans une maison voisine, la veille. Il dresse la table. Les femmes s'affairent à la cuisine pour préparer le repas (kolazionia).

Le glas retentit à nouveau, la messe s'achève. Le charpentier sait combien de temps les gens mettront à revenir à la maison en empruntant eliza-bidia. Alors, il va chercher une boule de paille dans le fenil, il la compacte entre ses mains. Il la pose devant l'entrée de la maison et y met le feu. Quand la famille arrive la première, il ne reste que des cendres. Tous les futurs assistants au repas se mettent en rond et font une prière individuelle autour de ces cendres fumantes (3). Dans certains endroits, on prendra une pelle de ces cendres pour les mélanger à celles du foyer de la maison. Le charpentier ouvre alors les portes de l'eskaratze et tout le monde rentre manger. Les dolodun quittent leurs capes et mantaleta.

Lors du repas, le charpentier sert le pain le vin et les liqueurs; comme pour le mariage. Vers la fin du repas il va à la cuisine manger avec les femmes qui ont fait le service (des lehen auzo avec, parfois, une «cuisinière»-c'est à dire une femme habituée à faire à manger pour du monde et qui sait comment on cuisine pour «tant» de personnes), il mange aussi avec l'homme qui est resté pour les bêtes. En cours de repas il se joindra à la prière qui met un terme au repas des convives et, comme nous sommes en Amikuze, à la fin de cette prière il fera le signe de la croix sur la table, avec le pouce (les femmes le font au dessus de la table, la main ouverte comme pour une bénédiction).

C'est parfois le charpentier qui aura reçu l'argent des messes; il installe alors une table et une chaise sous le porche de l'église et inscrit les noms des donateurs et celui de leurs maisons, sur une feuille remise au curé. Mais ceci n'est pas général.

Historiquement, c'est cet homme qui a mis en forme notre habitat et notre art sacré. C'est un personnage central qui a son mot à dire dans l'organisation du temps de la mort. Son rôle est tel, que des témoins disent spontanément qu'au jour de l'enterrement c'est «le maître de cérémonies». Malgré la dégradation actuelle du rite, il reste, avec le premier voisin et sa femme, «l'homme de la situation».

3. LA MORT, LE MORT, L'ÂME ERRANTE

C'est un domaine très délicat à aborder mais qu'il faut regarder en face, avec une grande prudence et

(3) Ce feu, fait simplement avec de la paille, résulte très vraisemblablement d'une «simplification» d'un rite plus complexe. On peut penser, en effet, que cette paille servait à faire prendre un feu de «berdura» (?) composé certainement de buis et/ou de rameau. En Garazi, il est sûr que l'on a brûlé ainsi le rembourrage du matelas du lit du mort.

une humilité certaine, suivant en cela la route tracée par notre maître (BARANDIARAN, 1970).

La mort «nous visite»:

Pour l'homme qui vit étroitement en accord avec la Nature, la mort est un phénomène prévisible... dans une large mesure. La Nature nous avertit; à nous d'être vigilants. Cet aspect est important; je vais en dire quelques mots.

Les animaux connaissent la venue de la mort. En particulier les animaux domestiques dont le comportement change. Mais il y a des animaux qui, par leur présence et leur comportement, annoncent la mort.

Un deuxième ensemble de phénomènes est à prendre en considération, c'est le monde des coïncidences. La plus classique est celle de la sonnerie de l'élévation (sagara) avec celle de la pendule de la maison ou avec celle du clocher; dans le premier cas la mort va frapper dans la maison, dans le second cas, elle va frapper dans le village.

Il y a, enfin, les signes lus après coup», une fois le malheur arrivé. Comme si on voulait se convaincre que le signe avait été bien donné («il n'y a pas de hasard»), mais nous n'avons pas su voir; nous n'étions pas vigilants.

Pourquoi meurt-on? Il existe toute une palette d'explications dont le fond est constitué par le destin (jin beharra) teinté de foi chrétienne. Je ne prends pour exemple que le suicide. Trois types de lecture sont avancés: a) le suicide est un péché contre Dieu, seul maître de la vie; b) le suicidé est un malade; c) il y a enfin une formule qui respecte l'acte, et qui dit: «Odolak baduela hamar idi parek baino indar geihago»; le sang a plus de force que dix paires de boeufs. Cette formule très riche n'est pas la seule à mettre en scène les vertues du «sang». Je donnerai pour finir une jolie image, c'est celle qui met en avant «azken ozka»: lorsque le boulanger livrait du pain par exemple, les gens ne sachant ni lire ni écrire, il faisait une marque au couteau sur une baguette de bois. Lorsqu'il y avait un certain nombre d'entailles (ozka), il comparait avec une «baguette-étalon», à lui. On voyait qu'il y avait autant d'encoches d'un côté comme de l'autre; il fallait payer et on brisait la baguette. La dernière entaille (azken ozka) signifiait bien la fin d'un «cycle».

Enfin, on pouvait mourir par l'action de Belhagilea ou du sort jeté par Sorgiña. Attache-t-on encore quelque importance à cela? Je ne peux pas le dire mais on nous a souvent décrit avec conviction ce qu'il fallait faire pour se défaire de ces envoûtements.

La mort nous emporte:

Les temps de la mort sont scrutés avec attention. En particulier on insiste sur le souffle qui «mon-

te», comme pour sortir (jin goiti) et qui est libéré au moment même de la mort (azken hatsa). Mais avant d'en arriver là que se passe-t-il?

Le milieu traditionnel connaît le temps de la mort en puissance. «Il a la mort sur lui» dit-on parfois d'un grand malade. De quelle «mort» s'agit-il? Je vais ici donner un récit qui est un témoignage de très grande qualité recueilli auprès d'une dame de Hasparren. Herioa est la mort personnifiée; le témoin la décrit comme un squelette revêtu de peau et sans aucun accessoire. Herioa est invisible bien que «hezur ta larruz». Lorsque l'on sait qu'il est dans la maison, on doit ouvrir une fenêtre et lui dire: «habil hemendik». «Herioa joan da xeka» dit le témoin, mais cette expression, ajoute-t-elle, ne peut être utilisée que pour le vieillard, car «le jeune peut se défendre». La mort est un combat; si nous luttons, nous pouvons vaincre... à condition d'avoir des forces. Ceci est le témoignage qui a été recueilli, il est en résonance avec toute une série d'autres témoignages; je n'en citerai que quelques uns:

— souvent, lors de la mort ou d'une longue agonie, quelqu'un ouvrait la fenêtre de la chambre; c'était souvent une femme qui faisait ce geste essentiel,

— parfois on enlevait une tuile sur le toit de la maison,

— dans certaines maisons on faisait lever les animaux de l'étable, à la mort de quelqu'un, ou alors on leur faisait l'annonce de la mort. Dans le premier cas, un témoin a déclaré que personne, y compris les animaux, ne doit dormir quand la mort est dans une maison.

Ces gestes sont; en fait, différemment interprétés. Je prends un exemple. L'ouverture de la maison se fait: a) car on a toujours fait ainsi et qu'il faut le faire; b) pour soulager l'agonie et précipiter la mort; c) pour que l'âme s'envole («disent les anciens», car très peu de témoins s'engagent directement dans ces types d'explication). Par delà les lectures diverses on comprend que la culture (cette création sociale) fournit des directions ou des jalons temporaires le long desquels cheminent les hommes, et grâce auxquels ils donnent du sens à leur vie.

La mort ne concerne pas seulement l'homme:

Il y a ici un vaste champ à explorer. Je citerai simplement deux données. La première concerne l'annonce personnelle à faire aux animaux domestiques (et pas seulement aux abeilles), car, d'une certaine manière ils auront eux aussi à prendre un deuil. La seconde concerne le témoignage de cette vieille dame d'Orégue qui déclare: «il faut annoncer la mort au chien pour qu'il aille le dire aux autres animaux». Je précise, à ce propos, que ce témoignage a été re-

cueilli, comme beaucoup d'autres, en basque, auprès de personnes (surtout des femmes, étant donné le peu d'importance des hommes et des enfants dans ces pratiques) natives ou ayant vécu très longtemps dans les villages concernés. Ces personnes sont des gens du peuple; beaucoup d'entre elles n'ont jamais lu un livre sur le Pays Basque (ce qui ne surprendra personne étant donné l'état de notre pays jusque dans les années 1950-1960).

Où nous amène la mort?

Il n'est pas facile d'aborder ce problème. Je cite quelques témoignages.

— les morts sont habillés avec leurs plus beaux habits; les hommes sont rasés, ils ont le béret sur le tête. Hommes et femmes ont les chaussures aux pieds. «Ils sont prêts à partir», dit-on parfois, sans nuance aucune.

— «Je veux être présentable pour la Résurrection», dit un témoin.

— Au début du siècle, à Ordiarp, avant que le corps ne parte de chez lui, un homme de la maison mettait des verres sur le cercueil et il servait à boire du vin (voyez, plus haut le charpentier à Gamarthe, y a-t-il quelque similitude?). Les hommes présents autour du cercueil buvaient en «trinquant à la santé du mort». Il est possible que cette pratique fut connue hors de Soule. Au retour de la messe, la première voisine mettait l'ezko de la maison, allumé, sur la table, durant tout le repas. Assurément le mort n'avait pas disparu sous terre, à jamais anéanti.

Morts et vivants existent dans des mondes séparés?

«La vieille génération, celle de ma mère, vivait avec arima erratiak» (les âmes errantes), dit une etxekandere de 60-65 ans. C'est évident, à mon avis; les témoignages sont très abondants à ce sujet et sont donnés avec une rare conviction. Ou comme pour se moquer... mais curieusement, les mêmes personnes racontent avec détail la conduite à tenir face à arima erratia. Le prêtre pouvait apporter son aide dans ce commerce avec l'irrationnel.

La même etxekandere ajoutait: «Et puis il y a toutes ces messes que l'on offre, le jour des obsèques et souvent aux anniversaires. Pourquoi toutes ces messes si les morts ont disparu?». Il nous faut regarder ce problème.

Des morts qui nous lient:

Des liens se nouent déjà lors de la visite aux morts. A cette occasion, disent des témoins de Gamarthe, on apportait «ikusgarria», mais conséquent; les familles marquaient sur une feuille la nature de

ces cadeaux (des comestibles en général) ainsi que le nom de la famille et de la maison des donateurs, afin de «rendre la pareille» quand l'occasion se présenterait. Mais ce n'est pas de ce type de lien dont il s'agit.

— à l'occasion d'un décès, de nos jours encore, il n'est pas rare qu'une famille recueille un million de centimes qu'elle donnera au curé pour célébrer des messes. Souvent l'importance de la somme est, pour la famille, le signe tangible de l'estime dans laquelle elle est tenue, et ce au travers du mort.

— tous les jours les prêtres célèbrent des messes pour les morts et en font l'annonce publiquement, en fin de messe, tous les dimanches.

Certes, il y a une lecture chrétienne de ces offrandes à travers le culte des âmes du Purgatoire. Mais ce n'est pas la seule; j'en indiquerai deux:

— on peut offrir une messe pour le «repos» de l'âme; si l'on ne s'acquitte pas de ce devoir envers les morts, l'âme peut venir nous tourmenter. L'église donnant une dimension de «rachat» à ces messes, il faut veiller à ce que mort soit purifié par nos soins de ses fautes commises; le mort nous implique dans son histoire.

— on peut et on doit aussi rendre une messe pour le mort de telle ou telle maison, car eux ont fait pareil pour nous (voir plus haut ce que je disais sur les ikusgarri). Au besoin on consultera la liste des offrandes de messes offertes à nos morts pour s'assurer que telle maison «avait bien donné», et «combien elle avait donné».

En fait, la situation est beaucoup plus nuancée, comme la pratique chrétienne nous le montre. Je ne vais retenir que quelques exemples:

— on peut offrir une messe pour un défunt en associant des défunts de sa propre maison (Fig.1, huitième intention). Dans un autre registre, lors de l'ensevelissement d'un mort à Alçabehety (Soule), toutes les tombes du cimetière sont traditionnellement fleuries car: «les morts accueillent le mort» dit un témoin.

— à la fin du repas funèbre on récite classiquement trois prières: une pour le mort, une pour sa famille (quand ce n'est pas une forme détournée de l'intention: «etxetik athera diren arimentzat») et la dernière pour le premier de l'assistance qui allait mourir. Morts et vivants sont unis dans le temps sacré de la prière.

— en Labourd on continue la pratique suivante: avant d'aller prendre le repas funèbre (souvent au restaurant), la famille va prier dans la chambre du mort; parfois avec une bougie allumée. Souvent le veuf ou la veuve resteront longtemps sans dormir

Enterrement de Jean Lénissa le
29 Août 1914

Familia 8 ch	20 ^{fr}
aita ama zirenen	5
Nagusu zenaren	2.50
Abhiguizimozgat	2.50
Bedezenen ezker zaharac	5.00
Bedezenen ezker familiare	5.00
Hosta Intcharretaco fan	5.00
Lev aita ama zirenen	5.00
Indiarer Americanoac	2.50
familia	2.50
Grakeroz fan	2.50 - 6
Ohatzen bidez fan	2.50
Etcheverri bidez fan	2.50 - 8
Urundaco fan	2.50
Mendiaco andre zaharac	2.50 - 0
Hosta Errealdaco fan	2.50
Lopiztegiac fan	2.50
Etcheverri bidez fan	2.50
Itibarneo fan	2.50
Harburu bidez fan	2.50
Laurigiac fan	2.50
Etcheverri bidez fan	2.50
Orgamboro fan	2.50
Buchauspeu fan	2.50 sur 0
	<u>35</u>

Itibarneo garayac fan	2.50
Itigayac fan	2.50
Arrotalaco fan	2.50
Etcheverri fan	2.50
Errealdaco fan	2.50
Itola carriaco fan	2.50
Bortaco fan	2.50
Etcheverri carriaco	2.50
Salaberriac fan	2.50
Urundaco fan	1.50
Etcheverri fan	1.50
Lecumburuetaco fan	2.50
Etcheverri fan	2.50
Lecumburuetaco fan	2.50
Etcheverri fan	2.50
Lecumburuetaco fan	2.50
Etcheverri fan	2.50
	<u>15.72 casus</u>
	<u>36</u>
	49 - 1 = 48
	48 ch pen 110 d'argenteo
	le 9 septembre 1914
	20 ch + 2 casus
	Lecumburuetaco Etcheverri { 2.50
	Estrengetaco bidez fan { 2.50
	20 ch + 2 = 22 ch sur
	2 ch envoyés à Abbaye supérieure le 10 septembre 1914
	reste 14 ch.

Fig. 1.— Liste des messes offertes pour l'enterrement d'un homme en 1914. Cette liste est tout à fait typique. On trouve en premier les messes offertes par la famille (huit messes chantées), puis pour les parents du mort (ziren doit se lire zirentzat), pour le défunt maître de maison, pour les «manquements» et choses dont on est redevable envers le mort (le sens de ces «obligations» est particulièrement ambiguë, je n'en parlerai pas ici), puis, par diverses familles. On notera qu'une famille d'Amérique se joint aux autres. Le mort est donc associé aux morts de sa famille. Même ceux qui sont au loin s'unissent aux prières. Le curé ne pouvait pas célébrer toutes ces messes; il en donne à des collègues, comme on le voit en bas de liste.

dans cette chambre. Comme si la/le mort imprégnait la pièce.

— les manuels de dévotion en euskara contenaient des formules ou des réflexions dont la lecture et la méditation apportaient un nombre donné de jours d'indulgence. Il y avait un barème; des tarifs pour un futur rachat personnel, à portée de tous. De la même manière l'Eglise encourageait le culte des âmes du Purgatoire, cet «ailleurs» qui serait le prix nécessaire à payer pour notre imperfection. On nous a assez dit que seuls les Saints et les nouveau-nés baptisés vont au ciel. Dès lors nous ne pouvons que compter sur les prières attentives et ferventes de nos successeurs, et en particulier des etxekandere, pour

nous sortir de ce séjour inconfortable où nous serons démunis.

— les messes anniversaires prenaient la forme d'un véritable culte des ancêtres, car elles réunissaient dans une même intention, le défunt et des membres disparus de la famille du demandeur (le plus souvent une femme). Ces messes (Fig.3) et celles offertes le jour des obsèques, comportaient l'intention: «etxetik athera diren arimentzat». C'est ainsi que l'on célèbre dans une même intention tous les morts de la maison-

Le purgatoire, mais aussi «limboak» ou «lurra benedikatu gabea» des cimetières et «baratzia» des

9. Mai 1914

Jour	Rate	Jour	Notes
+	1	Vendredi	ad int. f. Schabel Etchegoyen par Jean... R. 25
	2	Samedi	ad int. ... (de ...) ... R. 25
+ 0	3	Dimanche	ad int. populi et 2 ^e Evêché
E. S. Ch.	4	Lundi	ad int. Jean Larrañaga ... par Jean... R. 25
	5	Mardi	ad int. f. Dominique Larribarre par Jean... R. 25
	6	Merc.	...
E. S. Ch.	7	Jeudi	ad int. f. Miguel Officiant ... 15
Ch.	8	Vendredi	ad int. Echeburu ... R. 25
	9	Samedi	ad int. Jean Echeburu ... R. 25
+ 0	10	Dim.	ad int. Evêché et 2 ^e par ...
E. S. Ch.	11	Lundi	ad int. Jean Echeburu par Jean... R. 25
	12	Mardi	ad int. f. Miguel Officiant ... 16
	13	Merc.	ad int. ... 17 ^e et ...
	14	Jeudi	ad int. Jean Arnan Larribarre par Jean... R. 25
	15	Vend.	...
	16	Samedi	ad int. Jean Arnan Larribarre par Jean... R. 25
+ 0	17	Dim.	ad int. Evêché et 2 ^e par ...
E. S. Ch.	18	Lundi	ad int. Jean Larribarre par Jean... R. 25
0	19	Mardi	ad int. ...
E. S. Ch.	20	Merc.	Evêché et 2 ^e par ... R. 25
+ 0	21	Jeudi	ascension Evêché et 2 ^e par ...
E. S. Ch.	22	Vend.	ad int. Jean Larribarre par Jean... R. 25
	23	Samedi	ad int. Jean Mikelaberu par Jean... R. 25
+ 0	24	Dim.	ad int. Evêché et 2 ^e par ... R. 25

Fig. 2.— Mai 1914, exemple d'un extrait d'un cahier type d'un curé bas-navarrais: c'est pratiquement tous les jours de la semaine que l'on célèbre des messes, pour les morts du village.

Le 6 Mars 1927 messes de ... pour
 Inchasendague pour son père à R. 10^l
 ses trois acquittés le ... pour son père à R. 10^l
 1917/21 Avril 1927 pour son père à R. 10^l

Etchegoyen Dagako André Chakarrak here Senar ... R. 20^l
 acc. 11^l 12^l 13^l 14^l 15^l 16^l 17^l 18^l 19^l 20^l 21^l 22^l 23^l 24^l 25^l 26^l 27^l 28^l 29^l 30^l
 Drabournetko ... à R. 20^l
 Senar ... à R. 20^l
 Alaba Larribarre ... à R. 10^l

Fig. 3.— Deux maisons offrent des messes, probablement des messes anniversaires. A nouveau, on ne demande pas une messe pour un défunt mais toujours en l'associant à d'autres qui sont de sa famille. Dans la seconde demande, faite par la vieille etxekandere, nous voyons que ses enfants s'associent à elle, y compris un fils émigré en Amérique. Quant au premier demandeur de la maison Inchasendague, il fait célébrer, dans une même intention, des messes pour les morts récents de sa famille. Les documents produits Fig. 1 et 3 montrent des nuances riches dans le «culte des ancêtres et des morts».

maisons, ce jardin où l'on mettait les nouveau-nés morts sans baptême, représentent des «ailleurs» pour des morts en attente de rachat. On pouvait cependant attendre dans une relative tranquillité car les femmes veillent.

Jusque dans les années 1950, la future etxekandere quittait le jarleku de sa maison natale, achetait parfois une chaise neuve, où l'on mettait ses initiales, et venait s'installer sur le jarleku de sa nouvelle maison (dans la mesure où elle n'était pas l'héritière se mariant chez elle). Le jarleku c'est l'ancienne tombe (BARANDIARAN, 1970) dans la nef, et donc l'emplacement réservé de la maison. Là, les femmes célèbrent les rites pour les morts (prières, offrande de lumière...). Par ce geste la femme affirme une double continuité: a) celle de la maison qui continue malgré la mort de ses occupants temporaires; b) celle des cultes pour les disparus; les morts ne seront pas abandonnés.

En faisant cet acte essentiel dans l'église, l'etxekandere inscrit son action dans une perspective chrétienne, celle de la «Communion des Saints» qui signifie aux chrétiens que tous les composants de l'Eglise, passés présents et à venir, nous sommes unis dans le «corps mystique du Christ».

Mais cette lecture chrétienne ne fait que donner sens à des attitudes profondes qui émergent à travers toute une série de traits de culture. J'en cite deux:



Fig. 4.— Plate-tombe, probablement du XVIIème siècle, montrant une ouverture fermée par des grilles en fer forgé.



Fig. 5.— Le nouveau cimetière de Mauléon (en Soule) prend forme. Conçu avec l'aide de l'association Lauburu, il montre l'intérêt et l'efficacité d'une ethnologie active, force de création et de proposition, s'inscrivant dans la continuité d'une tradition. Car une culture, c'est une mémoire agissante. Plusieurs fois notre maître nous a dit que nous avons les fondements et les matériaux nécessaires pour aménager, réédifier et faire notre maison commune, cet espace de vie adapté à notre personnalité collective: «Si el pueblo vasco quiere pervivir, tiene que inyectar la savia de su vieja cultura en los nuevos modos de vida...» (J. M. DE BARANDIARAN, «Obras completas», tomo VI, p. 255; 1974).

— l'expression: «arima erratia bat bezala ari da lanean»; l'âme errante (et comment faire pour ne pas le devenir?) ne connaît aucun repos.

— cette curieuse plate-tombe de Basse-Navarre (il y en a deux ainsi au village, je n'en connais pas ailleurs), avec une ouverture fermée par une grille en fer forgée et qui fait communiquer, morts et vivants (Fig.4).

C'est un fait notoire, tous les prêtres le diront, la fête de la Toussaint est la grande fête religieuse basque; c'est encore plus net de nos jours avec le recul spectaculaire de la pratique religieuse. A cette date, nos églises sont pleines. Les morts n'habitent pas avec nous, ils nous investissent.

Je m'entretenais un jour avec une etxekandere d'environ 70 ans. Nous avons déjà passé plusieurs heures sur le thème du «rituel funéraire». Elle me

donna cette lecture qu'elle ne voulut pas que je publie avec son nom. Au moment de la mort, selon elle, la mère du défunt ou une parente très proche (soeur...) venait en personne, «depuis le ciel», chercher le mourant.

Le rituel funéraire basque traditionnel est d'une profonde richesse; grâce à l'exemple de JOSE MIGUEL DE BARANDIARAN nous pouvons maintenant l'étudier d'une manière scientifique. Mais il est tard. Souvent nous ne percevons que des échos de quelque chose que nous pensons être grandiose. Il est vrai qu'un rituel funéraire ne peut être banal car: «Toute société se voudrait immortelle et ce que l'on appelle culture n'est rien d'autre qu'un ensemble organisé de croyances et de rites, afin de mieux lutter contre le pouvoir dissolvant de la mort individuelle et collective» (THOMAS, 1978).

BIBLIOGRAFIA

BARANDIARAN, J.M. DE

1970 *Estelas funerarias del País Vasco*, Txertoa, San Sebastián.

DUVERT, M.

1989 Les andere serora et le statut religieuse de la femme dans la culture basque: étude ethnographique. *Hommage au Musée Basque*, J. HARITSCHELHAR, p. 399-440.

JASPERS, K.

1953 *La foi philosophique*, Librairie Plon, Paris.

THOMAS, L.V.

1978 *Mort et pouvoir*, Petite bibliothèque Payot, Paris.